441

Le précepteur
ou les embarras
du théâtre royal

441

LE PRÉCEPTEUR

DANS L'EMBARRAS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. YMBERT ET VARNER,

REPRÉSENTÉE A PARIS SUR LE THÉATRE DU GYMNASE
LE 3 JUILLET 1823.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

PARIS,
AU GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRES
ANCIENNES ET MODERNES,
CHEZ Mme. HUET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE ROHAN, N. 21, AU COIN DE CELLE DE RIVOLI.
ET BARBA, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL.

1823.

BRUXELLES - STAD BRUSSEL

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE BARON DE MERVILLE.....	M. DORMEUIL.
HENRI, fils du baron.....	M. VICTOR.
MORIN, précepteur de Henri.....	M. BERNARD-LÉON.
AMÉLIE.....	Mme DORMEUIL.
GERMAIN, vieux domestique.....	M. KLEIN.

La scène se passe à Paris, dans l'hôtel du Baron.

Vu au ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de son Excellence, en date de ce jour.

Paris, le 26 juin 1823.
Par ordre de son Excellence,
Le Chef-Adjoint,
Signé COUPART.

Tous les débitans d'exemplaires non revêtus de la signature de l'Éditeur, seront poursuivis comme contrefacteurs.

IMPRIMERIE DE HOCQUET.

LE PRÉCEPTEUR

DANS L'EMBARRAS,

COMEDIE-VAUDEVILLE.

Le Théâtre représente un grand Salon ; porte au fond. A gauche du spectateur le cabinet de Morin, auprès duquel se trouve une petite table et un fauteuil ; à droite une cheminée.

SCENE PREMIERE.

GERMAIN.

Il entre, portant sur son bras le manteau de M. Morin, une brosse et deux livres reliés qu'il dépose sur la table.

« Montez à l'appartement de M. Morin... » M'y voilà. « Sachez s'il peut me recevoir... » Or, qu'est ce que c'est que M. Morin?... Tout bonnement le précepteur de M. Henri, fils unique de M. le baron de Merville... Il est impossible que moi, depuis quarante ans valet-de-chambre de M. le Baron, je me voie avec plaisir supplanté dans sa confiance par un précepteur qui est venu usurper ma considération... Ils sont amis de collége, c'est fort bien; mais moi je suis frère de lait de M. le Baron, et mon droit d'ancienneté est là. M. de Merville veut que son fils unique soit élevé avec une rigueur!.. il prétend que tous les malheurs des jeunes gens viennent des femmes, et ne veut pas que son fils en connaisse une seule jusqu'à ce qu'il ait atteint ses vingt-cinq ans, l'âge de raison. Pendant plusieurs années il était tombé sur des précepteurs qu'il

m'avait chargé de surveiller, fonction dont je m'acquittais à merveille : j'en ai fait renvoyer six, ce qui est assez honnête. L'un avait une tante : quarante ans, à la vérité... c'est égal, je trouvais moyen de jaser sur la tante. L'autre recevait des lettres d'une cousine... elle était à trente lieues ; n'importe, aujourd'hui on voyage si facilement... Mais notre précepteur actuel, M. Morin, impossible de rien dire sur son compte. Moi, pour la vertu (pour la vertu dans ce genre là) je me crois un modèle ; eh bien ! ce n'est rien auprès de M. Morin : le diable d'homme n'a jamais regardé une femme en face ; s'il en rencontrait une, il n'oserait pas lui adresser la parole ; à soixante ans il est encore comme une demoiselle de quinze.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

L'innocence avant lui jamais
N'eut une aussi longue carrière ;
Il pourrait, à son sexe près,
Concourir pour être rosière.
Caton dut être son parent ;
Sa vertu n'a point de rivale ;
Il faut que cet homme étonnant
Descende au moins d'une vestale.

(*Frappant et appelant.*) M. Morin !.. toujours au milieu de ses bouquins !.. (*Il frappe de nouveau.*) Voilà toute la société que le bon homme connaît !

SCENE II.

Le Précédent, M. MORIN.

(*Il entre, ses lunettes sur le nez et tenant un gros volume.*)

MORIN.

On y va... (*à Germain.*) Allons ! qu'est-ce que tu me veux ? j'étais là avec *Platon*, enfoncé dans sa république...

GERMAIN.

Pardon, si j'avais sû...

MORIN, *lui donnant un petit soufflet.*

Tu ne connais pas *Platon*, toi ?

GERMAIN.

Non, Monsieur, je n'ai pas cet honneur-là.

MORIN.

Moi, mon ami, je vis au milieu des anciens... c'est ma passion; je n'en ai jamais eu d'autres. Toujours dans les vieux livres.

Air : *De l'écu de six francs.*

Arbitrairement je les classe;
Bouleversant chaque rayon,
Avec *César*, que je déplace,
Je fais permuter *Cicéron*,
Plutarque, *Solon*, *Xénophon*.
A la plainte aucun ne se livre...

GERMAIN.

C'est que, plus heureux qu'ici bas,
Tous ces grands hommes-là n'ont pas
Besoin de leur place pour vivre.

M. le baron de Merville fait demander si vous pouvez le recevoir.

MORIN.

Si je peux le revoir? (*Fausse sortie.*) Tu veux dire qu'il m'invite à descendre ?

GERMAIN.

Du tout, du tout. (*ironiquement.*) On sait trop quels égards... (*avec emphâse.*) Le précepteur de son fils unique!..

MORIN.

C'est une plaisanterie...

GERMAIN.

Non, Monsieur; c'est bien le moins qu'on vous paie en attentions, vous qui travaillez ici pour rien, qui n'avez pas voulu d'appointemens...

MORIN.

Il y en a assez d'autres qui en ont pour moi ! Qu'ai-je besoin d'argent? un élève qui me fasse honneur, les souvenirs de collége, l'amitié du Baron, sa table, voilà tout ce qu'il me faut à moi, véritable rat de bibliothèque!

GERMAIN.

Air *de Préville et Taconnet.*

Ce penchant-là donne à votre personne
Certain vernis d'antiquité.

MORIN.

Avec excès, mon cher, j'affectionne
Un manuscrit tout noir de vétusté,
Le jour, la nuit, par mes mains feuilleté.

GERMAIN.

Voilà pourquoi la poussière savante
Qui, sous vos doigts, des vieux bouquins jaillit,
S'incorporant sans cesse à votre habit,
Y tient si bien, que ma brosse impuissante
Ne peut jamais l'ôter de son réduit.

(*Germain se retirant.*) Ma commission est faite.

MORIN.

Attends donc.... quel diable!... il fait avec moi des façons.

GERMAIN, *annonçant l'arrivée du Baron.*

M. le Baron!

(*La porte du fond s'ouvre, le Baron paraît, Germain se tient dans le fond et dès le commencement de la scène suivante, il entre dans la chambre de Morin.*)

SCENE III.

MORIN, LE BARON.

LE BARON, *en grande tenue.*

Bon jour, Morin.

MORIN.

Vous avez l'air soucieux... Je devine que vous allez à la cour?

LE BARON.

Ne faut-il pas tout faire pour rentrer en grâce?... on m'a calomnié, et je dois à mon nom, à ma famille, à l'honneur, de reprendre auprès du Prince l'emploi dont on m'a privé.

MORIN.

Air : *De la robe et des bottes.*

Eh! se peut-il qu'un tel soin vous poursuive?
Tâchez d'oublier sagement
Cette dignité fugitive
Qu'on vous prêta pour un moment.
Une place est un pied-à-terre;
Et par un bail n'étant point protégé,
On doit toujours, mobile locataire,
Se tenir prêt à recevoir congé.

LE BARON.

Songez, Morin, que j'étais Chambellan (*soupirant.*) et que je ne suis plus rien!

MORIN.

C'est bien l'état le plus heureux... l'ambition!.. voilà encore une passion contre laquelle ma poitrine est armée d'un triple airain, *æs triplex* !

LE BARON.

Ajoutez à cette impatience de reprendre à la cour le rang qui m'est dû, un chagrin plus réel... l'état de mélancolie dans lequel se trouve mon fils, et dont je ne puis pénétrer la cause.

MORIN.

Il est vrai que le pauvre jeune homme est dans un état...

LE BARON.

Depuis plusieurs mois sa situation m'alarmait; mais je l'ai trouvé ce matin plus triste qu'à l'ordinaire. Il fuyait mes regards, craignait de me répondre... D'où peut venir cet abattement?

MORIN.

Vous savez que le médecin y perd son latin; moi-même j'y ai compromis le mien... j'ai cru quelque temps que l'excès du travail fatiguait mon élève; alors j'y ai mis moins de rigueur : j'ai glissé sur le solécisme, molli sur le barbarisme... il a, Dieu merci! usé de la permission; et s'il n'avait fallu que ça, il se porterait comme vous et moi.

LE BARON, *regardant fixément Morin.*

Je vous avouerai que si je comptais moins sur votre

vigilance, vos principes, je croirais que son cœur s'est laissé troubler.

MORIN.

Oh ! allons donc !.. allons donc !... à cet égard-là je me porte garant corps pour corps...

LE BARON.

Du moins, ma propre surveillance n'a jamais été en défaut.

MORIN.

Et la mienne donc ? je le prends au saut du lit et ne le quitte que lorsqu'il y retourne.

LE BARON.

Point de spectacles...

MORIN.

Jamais de bals.

LE BARON.

Les lectures les plus sévères...

MORIN.

J'ai arrangé exprès pour lui un Virgile, d'où j'ai fait sauter toutes les bergères... je n'ai pas laissé une seule nymphe dans Horace, et certes il n'en a pas rencontré ici, puisque nous n'avons pas même une cuisinière...

LE BARON.

Ainsi, vous me répondez ?...

MORIN.

De son innocence comme de la mienne.

LE BARON.

J'ai besoin de cette assurance. J'avoue que je ne sais où s'arrêterait mon courroux, si je perdais en un instant le fruit de tant de soins et de persévérance.

Air *de Lantara.*

Dans l'intérêt de la jeunesse
Sachons nous armer de rigueur :
Des plaisirs la précoce ivresse
Ne peut que corrompre son cœur ;
Qu'ici mon fils évite ce malheur.
De vifs regrets la faiblesse est suivie ;
Des passions et de leur souffle impur
Préservons bien le printemps de la vie,
Pour assurer des fruits à l'âge mur.

MORIN.

Sur ce point-là, je n'hésite pas à me considérer comme précepteur responsable...

LE BARON.

Je suis obligé de me rendre chez le ministre; sans doute il me retiendra à dîner. Vous serez seul avec Henri: profitez donc de cette journée pour l'interroger; et pénétrer la cause de son chagrin. Je vous recommande cette affaire comme la plus chère à mon cœur.

MORIN.

Soyez tranquille.

LE BARON.

Air : *Je regardais Madelinette.*

Quittons cet air sombre et sinistre
Qui produirait mauvais effet;
Portons au salon du Ministre
Un front joyeux et satisfait.

MORIN.

Au couvert de leurs excellences,
Lorsque la faveur vous conduit,
Par respect pour les convenances
On doit avoir de l'appétit.

Ensemble.

LE BARON.

Puisque je vais chez le Ministre,
Sachons, convive satisfait,
Quitter cet air sombre et sinistre
Qui produirait mauvais effet.

MORIN.

Ainsi quittez cet air sinistre
Qui produirait mauvais effet;
Portez au salon du Ministre
Un front joyeux et satisfait.

Le Baron sort.

SCENE IV.

MORIN, *seul.*

Quand je l'interrogerai, ce jeune homme... voilà un mois que je le questionne... il faut être juste aussi... il y a des jeunes gens chez qui le développement est tardif... et ça peut tenir à la croissance.

SCENE V.

MORIN, HENRI.

HENRI, *dans le fond.*

Mon père est parti... Morin est seul... si j'osais...

MORIN, *à part.*

Le voilà!... en vérité, il m'arrache des larmes (*à Henri.*) Approchez, Henri.

HENRI, *à part.*

Je venais...

MORIN, *en très-bon homme.*

Vous ne voulez point me dire la cause de votre tristesse? votre père est rigide, je le sais; mais Morin n'est-il pas pour vous un frère, un ami? ai-je la sévérité d'un magister? et, dans nos entretiens, dans nos études, ne vous prendrait-on pas quelquefois pour le précepteur et moi pour l'écolier? donnez-moi la main, Henri... (*Il se retient de pleurer.*) Je vous aime, je vous aime... que j'en suis...

HENRI.

Mon cher Morin!

MORIN *s'essuye les yeux.*

Si vous avez quelque peine secrette, dites-le moi, mon ami... c'est lourd à porter seul... à deux c'est moins pesant...

Air : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*
Dois-je inspirer quelque frayeur?
Ne suis-je pas toujours le même?
Ce vieux précepteur qui vous aime,
Qui n'est ni bourru, ni grondeur;
Allons, ouvrez-moi votre cœur.
Si j'ai dans mainte circonstance,
Oubliant mes graves destins,
Pris part à vos jeux enfantins,
Je ne veux d'autre récompense
Que de partager vos chagrins.

(*à part.*) Au fait, ce jeune homme n'a peut-être à me dire que quelque bagatelle.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

HENRI, *regardant autour de lui.*

Ah! Morin! si vous me juriez...

MORIN.

Comment! si je vous jure... comme dans votre version de ce matin: *per mare, per terras... juro* ou *adjuro*, *testor* ou *attestor*, comme on veut.

HENRI.

Vous ne me trahirez pas?

MORIN.

Allons donc!... est-ce que le serment n'est pas une chose sacrée?

HENRI.

Mon père... où est-il?

MORIN, *appuyant.*

Sorti... ne craignez pas... il ne reviendra pas dîner.

HENRI.

Je vous dirai donc tout.

MORIN.

Oui, oui, mon enfant.

HENRI.

Vous vous souvenez qu'il y a un an, pendant le voyage que fit mon père...

MORIN.

Eh bien?

HENRI.

Vous étiez seul chargé de me surveiller.

MORIN.

Oui, et je ne vous quittais que lorsque vous étiez endormi.

HENRI.

Eh bien! mon cher Morin, je faisais semblant de dormir afin de hâter votre départ, et je me relevais aussitôt... je me mettais à la croisée.

MORIN.

C'était donc pour vous enrhumer?

HENRI.

C'était pour appeler Dubois, ce domestique que mon père a renvoyé depuis.

MORIN.

Je ne vois pas de mal à ça.

HENRI.

Il avait fait faire un passe-partout au moyen duquel je sortais...

MORIN.

Vous sortiez? est-il possible? sortir! sans ma permission... et où alliez-vous?

HENRI.

Sous la fenêtre qui était en face de la mienne. Après y avoir passé bien des nuits, je parvins à me faire admettre dans la famille du colonel de Saint-Yves, de ce brave colonel qui a été tué sur le champ de bataille.

MORIN.

Vous alliez donc consoler quelque parent, quelque ami?...

HENRI.

La fille du colonel qui restait pauvre, sans soutien...

MORIN.

Une jeune personne!... (*à part.*) je tremble de tous mes membres.

HENRI.

Amélie était intéressante.

MORIN.

Aie! aie! aie!... j'étouffe.

HENRI.

Je ne pus la voir sans émotion.

MORIN.

Ciel!... quelle espèce d'émotion?

HENRI.

Un sentiment tendre, irrésistible...

MORIN.

Ah! mon Dieu! seriez-vous ce qu'on appelle amoureux?

HENRI.

Si ce n'était que cela...

MORIN.

Et qu'est-ce donc?

HENRI, *avec effort.*

Je suis marié.

MORIN.

Marié! Vous? (*Chancelant d'une manière comique.*) Un fauteuil! un fauteuil! (*Il tombe dans un fauteuil.*)

Voilà donc cette maladie !... Un hymen secret !... Le baron est capable de nous tuer tous !... Pour commencer, me voilà avec une fièvre... (*Le tirant à l'écart.*) Mon ami, vous et moi, nous n'avons de salut que dans la fuite.

HENRI.

Si j'étais seul, je n'hésiterais pas; mais Amélie !..

MORIN.

Il est clair qu'Amélie n'ira pas loin avec le produit de vos semaines et de mes économies.

HENRI.

Mon cher Morin, je fuirai, s'il le faut, au bout du monde... mais prenez Amélie sous votre protection...

MORIN.

C'est ça.... un précepteur.... son élève échappé, et une femme sur les bras !... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !... allez trouver Amélie, votre femme, puisque femme il y a.

HENRI.

Elle n'attend qu'un signal pour venir se jeter dans vos bras. (*Ici Morin fait un signe d'effroi, et recule comme s'il apercevait déjà Amélie.*) Depuis ce matin elle est là, et je cours la chercher.

MORIN.

Elle est là !... où ?

HENRI.

Dans le petit pavillon du jardin.

MORIN.

Dans la maison !... Ah ! si le Baron savait cela !...

HENRI.

Ce que je viens de vous raconter, dans un moment de désespoir, j'ai pris sur moi de l'écrire au Prince, de lui tout avouer... Je lui ai adressé un placet où j'implore ses bontés... où je rappèle les services du colonel Saint-Yves... et, la réponse n'arrivant pas...

MORIN, *à lui-même.*

Il croit comme ça que le Prince va entrer en correspondance...

HENRI.

Il a bien fallu qu'Amélie vînt partager...

MORIN.

Si le Baron la rencontrait !.. je ne sais où j'en suis... Allez... non... attendez, je ne sais plus ce que je dis... chez moi, elle sera plus en sûreté... Une femme chez moi... par exemple, voilà la première fois... sacrifions-nous... allez la chercher. (*Henri sort.*) Pendant ce temps, je vais trouver moyen d'éloigner Germain qui est occupé dans mon cabinet. (*Il appèle.*) Germain... il serait capable... (*Appelant encore.*) Germain...

SCENE VI.

MORIN, GERMAIN.

GERMAIN, *très-froidement.*

Qu'est-ce que c'est, Monsieur?

MORIN.

Allez chercher les journaux d'aujourd'hui.

GERMAIN.

Est-ce que vous ne les avez pas lus? ils ont traîné sur votre bureau toute la matinée.

MORIN, *se frappant la tête.*

C'est juste; eh bien! allez les reporter.

GERMAIN.

Il y a une heure qu'on est venu les chercher. (*A part.*) Ah çà! mais qu'est-ce qu'il a donc?

MORIN, *à Germain.*

Alors, vous demanderez ces deux volumes que j'ai donnés à relier.

GERMAIN, *les prenant sur la table.*

Ça tombe bien : les voilà.

MORIN.

C'est bon. (*Impatienté.*) Je veux sortir; il faut que je m'habille. Allez dire au barbier que je l'attends.

GERMAIN.

Est-ce que je me trompe? (*Le regardant de très-près.*) Vous avez fait votre barbe ce matin....

MORIN, *vivement.*

Allez donc.. Germain... laissez-moi... (*D'un ton*

plus radouci.) Laissez-moi, mon ami, laissez-moi... quand je vous le dis...

GERMAIN, *s'en allant.*

Il y a quelque chose là-dessous. (*Il sort.*)

SCENE VII.

MORIN, *seul.*

Je crois, Dieu me pardonne, qu'il a remarqué mon trouble... j'avais de l'agitation... le cœur me battait comme si c'était pour mon compte.

Air : *du Pot de fleurs.*

Sur ma tête sage et prudente
J'ai déjà vu passer soixante hivers,
Et dans une affaire galante
Me voilà compris pour un tiers.
Je vois qu'il faut payer coûte que coûte,
Ma dette arriérée aux amours,
Quand je m'étais flatté toujours
Que je leur ferais banqueroute.

Moi! précepteur incorruptible... bouclier de la jeunesse... rempart de chasteté... mon élève marié!.. Allons, Morin! il faut ici de la tête; sauvons, s'il se peut, ces deux infortunés!... Ah! mon Dieu! les voilà.

SCENE VIII.

MORIN, HENRI, AMÉLIE, *en costume très-simple.*

(*Pendant cette scène, Morin, qui est allé s'asseoir près de la table, fait tous ses efforts pour ne pas regarder Amélie.*)

Air : *Voilà.* (de Montano)

Allons, (*bis*)
Armons-nous tous deux de courage.
Allons. (*bis*)

AMÉLIE.

Ensemble. { Il t'aime, nous l'attendrirons.
HENRI.
Il m'aime, nous l'attendrirons. }

AMÉLIE.

Dans mon cœur quel orage!
Je n'ose l'aborder.

MORIN, *à part, sans tourner la tête.*

Elle est là, je le gage,
Je n'ose regarder.

TOUS TROIS.

Allons, (*bis*)
Armons-nous tous trois de courage,
Allons. (*bis*)

MORIN.

Ensemble. { Peut-être nous les sauverons.
AMÉLIE et HENRI.
Peut-être nous échapperons. }

AMÉLIE, *à Morin, d'un côté.*

Ah! Monsieur! Amélie est moins coupable que vous ne le pensez. Quand il lui sera permis de s'expliquer librement, vous apprendrez combien son tort est digne d'intérêt.

HENRI, *d'un autre côté.*

Sauvez-la... sauvez-moi du courroux de mon père... ordonnez de notre sort.

AMÉLIE.

Faut-il rester?

HENRI.

Faut-il partir?

MORIN, *comme s'il allait accoucher de quelque moyen.*

Mes enfans... (*ne trouvant rien.*) Je n'en sais rien du tout... pour partir, il faut de l'argent; et moi, je n'ai à vous offrir que du grec... et du latin... on ne va pas bien loin avec ça... laissez-moi le tems de me reconnaître un peu... nous verrons... comme vous disiez tout à l'heure, nous invoquerons la mémoire du colonel Saint-Yves... sa mort glorieuse... son nom mis à l'ordre du jour... (*d'un ton résolu.*) Au fait, je ne suis pas coupable; et je dois montrer l'attitude d'une âme forte et courageuse. (*On entend le bruit d'une voiture.*) Ah! mon dieu! j'entends le bruit d'une voiture... (*il va regarder à la fenêtre.*) Ciel!... le Baron!... il n'a pas dîné chez le ministre, mes amis... cachez-vous.

AMÉLIE, *le suivant.*

Moi!... monsieur?...

HENRI, *le suivant.*

Et moi aussi ?

MORIN.

Le voilà... il monte... (*à Amélie.*) Entrez dans ce cabinet... non, dans celui-ci... vîte... (*à Henri.*) Vous!.. restez avec moi... (*à Amélie, en l'enfermant dans le cabinet,*) et vous, madame, demeurez-là, jusqu'à ce que j'ouvre.

Le Baron entrevoit Morin fermer la porte avec précipitation, et en tirer la clé.

SCENE IX

Les Mêmes, *excepté Amélie.* LE BARON, *dans le fond : moment de silence, pendant lequel le Baron observe l'embarras de Morin et de Henri.*

LE BARON.

Pourquoi cet embarras... ce trouble ?... auriez-vous, Morin, quelque secret pour moi ?

MORIN, *embarrassé.*

Un secret... non, je croyais que vous dîniez chez le ministre, et j'avais pris ce moment pour... mettre en ordre...

LE BARON.

Pour mettre en ordre ?

MORIN.

Quelques livres sur l'éducation, que mon élève m'aidait à ranger.

LE BARON.

Vous avez fermé ce cabinet avec une précipitation !

MORIN.

Vous savez, je suis comme ça, vif, remuant... aussi, c'est encore dans un désordre...

LE BARON.

Je voudrais voir cette bibliothèque ; il n'est pas indiscret de vous en demander la clé ?

MORIN.

Plaisanterie, vous avez bien d'autres soins en tête.

LE BARON.

Je désire avoir cette clé.

HENRI, *à part.*

Je tremble!

MORIN, *rire forcé.*

M. le Baron, vous n'insisterez pas.

LE BARON, *plus fortement.*

J'insiste, et je veux cette clé...

MORIN, *à part.*

Il faut donc mentir; à quels excès vous entraînent les femmes!

LE BARON.

Eh bien?..

MORIN, *avec dignité.*

Après dix ans de dévouement et quarante d'amitié, M. le Baron soupçonne ma bonne foi... Voilà la clef. (*il lui donne la clef; et le Baron étonné, la reçoit.*) Ouvrez, voyez; faites-moi un semblable affront en présence de mon élève... que ce jeune homme soit témoin de votre injurieuse défiance et de l'obéissance de Morin, qui sort à l'instant de cette maison.

LE BARON.

Morin, je n'ai point pensé...

MORIN, *d'une voix tremblante.*

Ouvrez, M. le Baron, ouvrez... (*à part.*) Comme on tremble, quand on ment.

LE BARON, *prenant affectueusement les mains de Morin.*

Pardonnez, mon vieil ami... ces craintes, vous en connaissez le motif... ma tendresse pour mon fils... je tremble toujours de perdre le fruit de tant de précautions.

MORIN, *à part, essoufflé.*

Ouvre, et tu verras quelle belle précaution!

LE BARON.

Voilà la clef... Henri, suivez-moi.

Air *de la Valse des Comédiens.*

Vous excusez un soupçon téméraire,
Injustement je me suis emporté.

MORIN.

Eh! qui n'a pas de reproche à se faire!

LE BARON.

Non, tous les torts étaient de mon côté.

(*à Henri*)
Mettez, mon fils, vos efforts, votre étude,
A lui prouver par des soins empressés
Que vous l'aimez...

HENRI, *jetant les yeux sur le cabinet.*

Pour lui ma gratitude
Va bien plus loin que vous ne le pensez.

Ensemble.

LE BARON.

Oui, j'aurais dû maîtriser ma colère,
Injustement je me suis emporté;
Eh! qui n'a pas de reproche à se faire!
Oui, tous les torts étaient de mon côté.

MORIN.

Nous excusons un soupçon téméraire, etc.

Le Baron sort, et emmène Henri qui fait à Morin quelques signes d'intelligence.

SCENE X.

MORIN, *seul.*

Je respire... (*Regardant la porte du cabinet où est enfermée Amélie.*) Ah! mon dieu!... cette pauvre petite femme! elle a entendu cette querelle... peut-être elle se trouve mal... (*Il va pour entrer dans le cabinet; et s'arrête tout-à-coup*) Il est vrai que je vais être seul avec elle; et que mon caractère... je ne sais si je dois... (*Se décidant.*) Ouvrons... (*Il ouvre la porte du cabinet.*)

SCENE XI.

MORIN, AMELIE, ensuite GERMAIN.

AMÉLIE.

Ah! monsieur... combien je suis émue... (*Morin la soutient gauchement sur ses bras et la fait asseoir sur un fauteuil qui se trouve auprès de la table.*)

MORIN.

Je l'avais bien dit; la voilà qui se trouve mal... ah! mon dieu! quel embarras!... moi qui n'entends rien à tout cela... si j'avais quelques gouttes d'*eau de Mélisse*...

(*Il lui frappe dans la main.*)

GERMAIN, *entrant par la porte du fond.*)

Monsieur, je n'ai pas trouvé... (*Il s'arrête en voyant Amélie, à qui Morin prodigue ses soins.*) une femme!... cachée dans l'appartement de monsieur le précepteur !... heureuse découverte!... vîte, allons avertir M. le baron.

(*Il sort.*)

AMÉLIE, *revenant à elle.*

Comment vous témoigner ma reconnaissance?

MORIN.

En vous éloignant de ces lieux le plus promptement possible... vous n'y êtes pas en sûreté : nous sommes sur un volcan... le courroux du baron peut, d'un moment à l'autre, faire une éruption terrible.

AMÉLIE.

Air : *On dit que je suis sans malice.*

Comment fuir ce courroux funeste?

MORIN.

En prenant un fiacre modeste
Qui loin de ce danger pressant
Nous emporte comme le vent. (*A part.*)
Mais comment sauver l'apparence?
Je risque en servant l'innocence,
Aux yeux d'un cocher scrutateur,
De passer pour un ravisseur.

L'instant est favorable... dirigeons-nous sans bruit vers le corridor.

AMÉLIE, *avec beaucoup de naturel.*

Je ne vous demande que le temps d'aller reprendre mon fils.

MORIN, *avec exclamation.*

Votre fils!... en voici bien d'une autre... vous avez un fils!... il ne nous manquait plus que cela.

SCENE XII.

Les Précédens, HENRI.

HENRI, *à demi-voix et effaré.*

Mon cher Morin... ma chère Amélie, nous sommes perdus.

Archives - Archief

MORIN.

Votre père serait-il informé?...

HENRI.

Je le quittais lorsqu'en passant près du petit pavillon, vous savez, ce petit pavillon où nous prenons nos leçons?... je vois deux domestiques qui allaient s'y introduire; je les en ai détournés, mais je crains que les soupçons de mon père...

MORIN.

Eh! qu'avons-nous à faire du petit pavillon?

AMÉLIE.

Vous ignorez que c'est dans cet endroit qu'est déposé e berceau d'Adolphe.

MORIN, *se ressouvenant.*

Ah! le petit bonhomme... (*à Henri.*) vous ne m'aviez pas dit qu'il y avait un petit bonhomme...

HENRI.

Nous mettons en vous tout notre espoir.

MORIN.

Il est joliment placé.

AMÉLIE.

Soyez notre sauveur.

MORIN.

Mon génie est à bout.

AMÉLIE.

C'est donc à moi d'aller réclamer mon fils.

HENRI, *l'arrêtant.*

Non, je dois braver la colère de mon père...

MORIN, *courant à lui et l'arrêtant.*

Arrêtez, mon élève, de par toute l'autorité que j'ai ur vous... je vous ordonne de rester... vous allez faire une folie.... c'est à moi de l'entreprendre.. j'y mettrai du moins toute la prudence et la maturité nécessaires... je me rends au pavillon.

HENRI.

Je vous accompagnerai.

MORIN.

Non, non... tâchez de rejoindre votre père; et de l'empêcher de se trouver sur mon chemin... puisqu'il le faut, allons chercher le petit bonhomme... (*Il prend son cha-*

peau et son manteau. A part en s'en allant.) Faites donc des éducations particulières (*A Amélie.*)... vous, madame, vous n'ouvrirez qu'à moi seul. (*Il sort, Amélie ferme la porte à la clef.*)

SCENE XIII.

AMELIE, *seule.*

Henri avait bien raison, quand il me répétait que M. Morin avait pour lui la tendresse d'un père... il parviendra à fléchir la rigueur du baron.

Romance *de Nadir et Sélim.*

Une douce espérance
Renaîtra dans mon cœur ;
Si loin de sa présence
Je cache ma douleur.
Le temps de sa colère
Ralentira le cours ;
Ah ! lorsque l'on est père
On pardonne toujours.

(*On entend frapper.*)

On a frappé... déjà de retour (*Elle ouvre, et apercevant le Baron, elle s'écrie.*) Ciel ! ce n'est pas monsieur Morin !

SCENE XIV.

AMELIE, LE BARON.

LE BARON, *à part.*

Germain ne m'avait pas trompé... (*Haut, s'approchant d'Amélie.*) vous ne trouverez pas mauvais, madame, que je désire connaître quelles sont les personnes qui viennent chez moi. J'étais loin de penser que M. Morin reçût de semblables visites.

AMÉLIE, *balbutiant.*

Monsieur, une circonstance extraordinaire sans laquelle je n'aurais...

LE BARON.

Vous n'hésiterez point à me dire qui vous êtes ; ce que vous venez chercher ici ?

AMÉLIE.

J'étais venue reclamer auprès de M. Morin, un appui et des conseils. Le reste est un secret qui ne m'appartient pas à moi seule et que vous connaîtrez bientôt.

LE BARON.

Je le devine... le trouble qui vous agite en ce moment... celui qu'éprouvait M. Morin.,. le soin qu'il a mis a profiter de mon absence... tout cela, madame, est assez clair.

AMÉLIE.

Monsieur !...

LE BARON.

Qui jamais se serait douté qu'un précepteur... un homme de ce caractère... il me tarde de confondre cette hypocrisie...

MORIN, *en dehors.*

C'est Morin... ouvrez... il n'y a personne.

LE BARON.

C'est lui...

AMÉLIE.

Grand dieu !

LE BARON.

Eloignez-vous, madame... il est inutile que vous assistiez à cette explication. (*Il fait entrer Amélie dans le cabinet de Morin.*)

SCÈNE XV.

LE BARON, MORIN, *enveloppé dans son manteau.*

MORIN, *entrant précipitamment et sans voir le Baron.*

Vous avez été bien long-temps à m'ouvrir... avec ça que je tremblais de rencontrer M. le Baron.

LE BARON, *s'avançant.*

Le voilà.

MORIN, *avec un tremblement convulsif.*

Ah !

LE BARON.

Vous avez l'air bien ému.

MORIN, *toujours tremblant.*

Monsieur le Baron!

LE BARON, *avec malice.*

Ce n'est pas moi que vous veniez chercher ici.

MORIN.

J'avoue que je ne m'attendais pas...

LE BARON.

M. Morin n'a sans doute rien à se reprocher.

MORIN.

Mais... je ne crois pas.

LE BARON, *avec ironie.*

Un cœur aussi invulnérable que le vôtre...

MORIN.

Vous êtes bien bon.

LE BARON.

Qui n'a jamais connu les passions...

MORIN.

Vous êtes trop honnête.

LE BARON.

Se garderait bien de donner asile à certaines personnes qu'il craindrait d'avouer.

MORIN, *à part.*

Il se doute de quelque chose.

LE BARON, *s'apercevant que Morin a quelque chose sous son manteau.*

Que portez-vous sous ce manteau?

MORIN, *tout troublé.*

Je.... ne sais pas.

LE BARON.

Comment?...

MORIN.

C'est quelque chose qui ne concerne que moi.

LE BARON.

Air: *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Je veux savoir...

MORIN.

Ce n'est rien, je vous jure.

LE BARON.

Vous vous montrez à présent bien discret.

MORIN.

Du tout, Monsieur.

LE BARON.

Tenez, votre figure
Trahit déjà votre embarras secret.
C'est trop long-temps fatiguer mon attente,
Parlez...

MORIN.

Mais c'est un ouvrage nouveau,
Dont pour raison on prohibe la vente,
Et que l'on fait courir sous le manteau.

LE BARON, *saisissant un des coins du manteau.*

Vainement vous me cachez.... (*Il ouvre le manteau de Morin, et aperçoit le berceau et l'enfant que celui-ci portait sous son bras.*) Que vois-je ?...

MORIN, *accablé et indécis.*

(*A part.*) Je suis mort. (*Il dépose le berceau dans son cabinet dont la porte était restée ouverte.*)

LE BARON, *saisissant Morin par le bras, et le ramenant sur le devant de la scène.*)

Vous voilà donc entièrement démasqué... c'est ainsi que vous abusez de ma vieille amitié... vous choisissez ma maison pour le théâtre de vos intrigues.

MORIN.

Moi ! Monsieur !...

LE BARON.

Avec votre caractère.... entretenir de pareilles liaisons !... voilà donc les exemples que vous ne rougissez pas de donner au fils dont je vous ai confié l'éducation.

MORIN, *avec calme.*

Arrêtez, monsieur le Baron, qu'il me soit permis de me défendre avec mes armes classiques... c'est-à-dire, avec mes auteurs... Nouvel *Hyppolite*... j'emprunterai sa réponse à *Thésée*, qu'on trouve dans l'admirable ouvrage de M. *Racine.*

(*Déclamant avec dignité, et s'animant par degrés.*)

« Jamais vous n'avez vu la timide innocence
« Passer subitement à l'extrême licence...
« Un jour seul ne fait pas d'un mortel vertueux
« Un précepteur perfide, un lâche incestueux.

LE BARON.

Et comment vous justifier, lorsque tout vous condamne ?

MORIN.

Je le pourrais d'un seul mot ; mais

« J'ai voulu supprimer un secret qui vous touche,
« Approuvez le respect qui me ferme la bouche.

LE BARON.

Expliquez-vous.

MORIN.

Je ne le puis.

LE BARON.

Vous quitterez donc cette maison ?

SCÈNE XVI.

Les Précédens, GERMAIN.

GERMAIN.

Voici, Monsieur, une lettre que l'on vient d'apporter pour vous. (*A part.*) Pour le coup, le précepteur est flambé ... et de sept...

LE BARON, *décachetant la lettre.*

Du Ministre... Sans doute la réponse que j'attendais... (*Il lit de manière à n'être pas entendu des autres personnages.*)

» Le Prince a appris que votre fils était uni à la « fille du colonel Saint-Yves, mort en combattant. » (*Il interrompt sa lecture, et, s'adressant à Morin :*) Mon fils, marié !... est-il possible ?...

MORIN.

Voilà ce que je craignais de vous dire ; mais puisque vous recevez une lettre de faire part...

LE BARON.

Je ne sais où j'en suis ; et dans l'excès de mon trouble... cette union sera brisée ; je l'obtiendrai sans peine.

Il continue de lire.

« Ce mariage, qui n'a point été déterminé par des « considérations de fortune, est, pour votre famille,

« un nouveau titre aux bontés de la Cour. Votre place « de Chambellan vous est rendue...

Il témoigne son contentement par un mouvement de joie très-expressif.

MORIN, *après avoir observé la figure du Baron.*

Le coup est porté ; tentons un dernier effort en faveur de nos jeunes gens... (*à part.*) O Demosthène ! inspire-moi. (*il s'approche du Baron.*) Monsieur le Baron, votre cœur sera-t-il définitivement insensible !.. Votre fils a été subjugué, entraîné... la jeunesse, la beauté, l'amour, tous événemens de force majeure, voilà ses torts... (*Il fait signe à Amélie et à Henri d'avancer ; les deux jeunes gens s'approchent insensiblement du Baron*) il est prêt à les expier... repousserez-vous de vos bras une famille complette ? le père, la mère et le petit bonhomme, à qui, pour bénir votre nom, il ne manque que la parole... le courroux expire sur ses lèvres, jetez-vous dans ses bras... il vous presse sur son cœur, il vous pardonne... *Triumphat oratio.*

LE BARON *embrasse Henri et Amélie, et tend la main à Morin.*

Je le vois, la gêne et la contrainte font de mauvais élèves ; je renonce à mon système d'éducation.

MORIN.

Grâce au ciel, celle de mon élève est finie ; j'en ai assez comme ça. (*à Henri.*) Henri, quand votre petit bonhomme sera grand, faites-moi l'amitié de chercher un autre précepteur.

VAUDEVILLE.

Air : *Vaud. du Premier prix.*

LE BARON.

Au dieu d'amour, à la folie,
Vainement on veut dérober
La jeune saison de la vie :
La prudence y doit succomber.
Ah ! de la fragile jeunesse
Qui doit aux erreurs un impôt,
N'exigeons pas trop de sagesse :
L'excès en tout est un défaut.

HENRI.

Lisimon a quitté le rôle
D'homme d'esprit qu'il n'était point;
Sa bêtise, sans être drôle,
Se signale sur chaque point.
Il n'est rien qu'elle se refuse,
On lui permet bien d'être sot;
Mais en honneur, il en abuse :
L'excès en tout est un défaut.

GERMAIN.

Désireux d'avoir son image,
Un crésus, que l'on dit fort laid,
Cherchait vainement son visage
Dans tous ses portraits qu'on flattait.
Mais un peintre par excellence
A si bien saisi le magot,
Qu'on frémit de la ressemblance,
L'excès en tout est un défaut.

MORIN.

Morin, bravant la loi commune,
Contre les femmes toujours fort,
N'en connut pas la moitié d'une :
Bien des gens diront qu'il eut tort.
Pour mon cœur exempt de faiblesses
Une femme était déjà trop;
Le grand turc a trois-cents maîtresses...
L'excès en tout est un défaut.

AMÉLIE, *au public.*

Que la critique et son cortège
Epargnent notre Précepteur;
Qu'il ait, ce soir, le privilège
De désarmer votre rigueur.
Que sans bruit la pièce s'écoule;
Qu'ici nous pvissions voir bientôt
Le public se porter en foule...
Là, l'excès n'est pas un défaut.

FIN.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL